



HAL
open science

Description et sauvegarde du patrimoine immatériel de la langue franco-calédonienne

Christine Pauleau-Delautre

► **To cite this version:**

Christine Pauleau-Delautre. Description et sauvegarde du patrimoine immatériel de la langue franco-calédonienne. Bulletin de la société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, 2013, 175, pp.52-70. halshs-01078587

HAL Id: halshs-01078587

<https://shs.hal.science/halshs-01078587>

Submitted on 30 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christine Pauleau,
Maîtresse de conférences,
Dpt des Sciences du langage,
Université Paris Ouest Nanterre La Défense,
Laboratoire Modyco, CNRS UMR 7114.

En remerciant encore chaleureusement tous ceux qui m'ont aidée dans ce travail de terrain à Nouméa et surtout les personnes qui ont aimablement accepté de se laisser interviewer.

Description et sauvegarde du patrimoine immatériel de la langue franco-calédonienne

Introduction : Les langues et variétés de langue en milieu insulaire

L'insularité peut avoir deux types de conséquences linguistiques (Hagège, 2012¹), d'une part le repli sur soi facilité par l'isolement sur une terre entourée d'eau, d'autre part l'ouverture vers le monde par le biais des langues les plus proches. Ces deux attitudes forgent respectivement des caractéristiques particulières des langues ou des variétés de langue. Pour ce qui est des langues, le japonais par exemple est un cas significatif d'ouverture à l'extérieur, les emprunts lexicaux au chinois (langue du continent) atteignant une proportion d'au moins la moitié du lexique; à l'inverse l'islandais est un cas de langue repliée sur elle-même dans le sens où elle compte de très nombreux mots dont les racines sont locales.

Si l'on se penche maintenant sur les variétés intralinguistiques, et qu'on prend pour exemple celle qui nous importe ici, la variété de langue française en usage en contexte calédonien, on peut observer que les deux tendances y sont représentées, au moins sur le plan lexical. D'un côté le français calédonien emprunte de nombreuses lexies, notamment à l'anglais, c'est le cas par exemple d'une très grande part du lexique de l'élevage (*stockman, stockwhip, station, run, ...etc.*). Certes l'anglais est une langue qu'on peut considérer comme "locale" au moment où ces emprunts se font (XIXe siècle) puisqu'il est à cette époque en concurrence en Nouvelle-Calédonie avec le français (et le bichelamar, cf *infra*). Il demeure que le continent australien peut être cet extérieur vers lequel l'insulaire est attiré et dans lequel on va puiser des ressources, ici lexicales (emprunts lexicaux qui sont conséquences de l'importation de l'univers de l'élevage australien avec ses techniques, ses savoir-faire). On sait combien cette tentation du continent voisin est une réalité qui dépasse le domaine de l'élevage, les modèles continentaux australiens opérant une attraction certaine chez les Calédoniens en général, ces représentations faisant partie intégrante de la culture calédonienne. D'un autre côté, le substrat local constitué par les langues kanak est également une source non négligeable d'emprunts qui illustreraient la tendance au "localisme" (*cagou, kaori, dawa, doghi, Tcha!, Aouh!, Yossi!, ...etc.*)². Mais force est de constater que les langues kanak sont loin d'être la seule source d'emprunts puisque ce sont en réalité toutes les langues en contact dans le pays à partir de l'époque de la présence française qui sont sollicitées, les langues polynésiennes (*faré, fiu, nana, leleïpe, titoi, ...etc.*), le bichelamar (*troca, kaikai, sel, ...etc.*), le vietnamien (*margouillat, congai, ...etc.*), ...etc.

Cela montre peut-être que l'insularité en Nouvelle-Calédonie est certes l'occasion à la fois de

1 Hagège C., *Contre la pensée unique*, Paris, Odile Jacob, 2012.

2 Cette tendance au localisme pourrait en outre être illustrée par des lexies (plus récentes que celles citées comme emprunts aux langues kanak) provenant du créole local, le *tayo* ou *patois de Saint Louis*. Ce sont des expressions comme *parler mauvais, les nous autres/ les vous autres, ...etc.*

repli sur soi et d'attirance vers l'"outre-mer" (au sens littéral de : l'extérieur au delà de la mer qui entoure l'île), mais aussi l'occasion d'un compromis entre ces deux tendances dans le fait de forger des ressources locales en s'appropriant les apports extérieurs.

Je rappellerai dans les paragraphes qui suivent dans quelles conditions historiques et sociolinguistiques s'est ainsi forgé le français calédonien. Puis j'expliquerai quel est ce projet de description et de sauvegarde de la langue française appelé *Phonologie du Français Contemporain (PFC)* qui, traitant de la prononciation de la langue française dans ses formes les plus diverses, inclut la variété calédonienne. Je donnerai les éléments de description de l'"accent calédonien" que j'ai pu tirer du travail de terrain effectué dans le cadre de ce projet *PFC*. Enfin je ferai quelques commentaires sociolinguistiques à propos de ce travail de terrain.

Rappel du contexte historico-sociolinguistique

Si l'on veut faire une présentation géolinguistique du français calédonien, on peut évoquer les éléments suivants.

L'archipel constitué par la Nouvelle-Calédonie et les Iles Loyauté est une collectivité d'Outre-Mer rattachée à la France, située aux antipodes de l'Hexagone, dans l'océan Pacifique sud, entre le tropique du Capricorne et l'équateur. Deux mois de navigation, plus de vingt heures d'avion, dix heures de décalage horaire, et 17 000 km séparent Nouméa de Paris. Du point de vue économique, la Nouvelle-Calédonie s'appuie sur l'extraction et la production du minerai de nickel, et sur quelques autres possibilités de développement comme la pêche, l'aquaculture, le tourisme.

En termes de géographie humaine, le territoire calédonien fait partie de la Mélanésie.

Ce pays francophone océanien est le voisin immédiat de territoires anglophones : l'Australie et la Nouvelle-Zélande, à 1 800 et 1 700 km. Tahiti, terre francophone, se trouve beaucoup plus loin, à 5 000 km. Même au sein par exemple des études linguistiques francophones, l'Océanie est souvent ignorée. Si le nombre de locuteurs du français paraît certes dérisoire comparé à celui d'autres régions telles que l'Afrique, il faut remarquer d'autres spécificités de la région océanienne, notamment, la proportion de francophones réels, qui y est particulièrement forte (par opposition aux francophones partiels : 423 000 francophones réels sur 471 000 francophones dénombrés).

La francophonie dans ces régions n'est pas un leurre et il faut préciser que l'avenir le confirmera à coup sûr, car le français devient peu à peu, et surtout depuis les années 1990, la langue vernaculaire d'une grande partie des habitants, même de ceux qui ont des parents de langue maternelle autre que le français.

Du point de vue historico-linguistique, on peut souligner les faits suivants :

Les Kanak, peuple noir mélanésien, arrivent dans l'archipel il y a environ 3500 ans. Les langues kanak, qui relèvent de la famille austronésienne, sont multiples (autour de trente), lorsque, à partir de la fin du XVIIIe siècle, elles sont mises en contact avec d'autres langues : l'anglais, les langues asiatiques, les langues polynésiennes. En effet, ce sont les navigateurs, les commerçants australiens et asiatiques, les missionnaires polynésiens et anglais, qui établissent les premiers contacts avec la population indigène mélanésienne. La langue de communication entre "colons" et "indigènes" est alors un pidgin anglo-mélanésien qui mélange l'anglais, les langues polynésiennes et les langues kanak : le bichelamar. Jusqu'à la fin du XIXe siècle cet idiome reste le plus courant en Nouvelle-Calédonie (le bichelamar est aujourd'hui l'une des langues officielles de l'archipel voisin : le Vanuatu). La "prise de possession" par la France en 1853 marque l'entrée de la langue française dans le paysage linguistique calédonien, qui se modifie donc encore, la colonisation française entraînant la venue d'immigrés de tous horizons : population pénale (la colonie pénitentiaire de "la Nouvelle" détient des bagnards jusqu'à la fin du XIXe siècle, parmi lesquels les "célèbres" communards), et population libre, d'Europe en général, mais aussi d'Australie, ou d'autres îles comme la Réunion. Le français, l'anglais et le bichelamar sont alors en concurrence. Puis, dès l'implantation de la colonie de peuplement à la fin du XIXe siècle, le pays accueille des migrants venus de France (des agriculteurs, puis au XXe siècle, des fonctionnaires), mais également d'Indonésie, d'Asie (notamment d'Indochine), de Polynésie (contractuels), ainsi que d'Afrique du Nord... : dans les années 60, ère des "indépendances", un certain nombre de colons, fonctionnaires,

administrateurs, hommes d'affaires... convergent des ex-territoires français vers la Nouvelle-Calédonie. Le "boum économique" (1969-1972) lié à l'exploitation du nickel calédonien fait se poursuivre cet accroissement des migrations, en provenance notamment de la métropole, des départements français d'Outre-Mer (Antilles, Guyane, Réunion...), de Polynésie française (Tahiti, et surtout Wallis et Futuna), ou d'anciens territoires français (Djibouti, Comores, Algérie...).

La mosaïque ethnique qui en résulte³ se retrouve sur le plan linguistique. En effet, le français, qui est la langue maternelle des Européens et d'un nombre croissant de membres d'autres groupes ethno-linguistiques, est aussi langue seconde pour les locuteurs de langue maternelle kanak, polynésienne (tahitien, wallisien...), indonésienne (javanais...), asiatique (vietnamien, ...), ainsi que pour les locuteurs du bichelamar ; enfin, on ne peut omettre dans ce paysage linguistique l'influence de l'anglais (le poids de l'anglais austral voisin étant aujourd'hui doublé par la domination anglophone mondialisante).

Le français est langue officielle, langue d'enseignement, mais aussi aujourd'hui (et de plus en plus depuis la deuxième moitié du XXe siècle), langue véhiculaire (langue de communication entre les divers groupes ethno-linguistiques) servant des fonctions prestigieuses (langue de la parole publique, des situations formelles) mais aussi des fonctions ordinaires (langue de la parole privée, langue du quotidien, bien-sûr dans le groupe européen, mais aussi de plus en plus dans les autres groupes). En conséquence, elle est en train de se vernaculariser, de prendre la place des langues vernaculaires kanak, polynésiennes, indonésiennes, asiatiques : pour nombre de locuteurs issus de parents bilingues (par exemple : *Langue 1 : langue kanak/ Langue 2 : français* ou encore : *Langue 1 : langue polynésienne/ Langue 2 : français, ...etc.*⁴) le français devient la langue courante du quotidien, ces locuteurs deviennent donc peu à peu francophones monolingues, et leurs enfants peuvent avoir le français pour unique langue maternelle.

Dans ce type de situation du français en francophonie, on peut décrire l'usage du français, sur ce terrain comme sur d'autres, comme s'inscrivant dans un *continuum*, un éventail d'usages francophones allant du français standard ("acrolecte" parlé par exemple par les Français de France fraîchement immigrés⁵) au créole à base lexicale française, "basilecte" local minoritaire, parlé par environ un millier de locuteurs (le *tayo*, ou *patois de Saint Louis*⁶). La partie médiane du *continuum* est pour sa part constituée des formes plus ou moins déviantes : "mésoclectes hauts" comme le français de la bourgeoisie nouméenne cultivée (qui tend vers le français standard acrolectal, vers la norme de France), ou "mésoclectes bas" comme le "français calédonien populaire" (qui tend vers le bas du *continuum*, et subit de près ou de loin l'influence du basilecte local).

Une sauvegarde électronique de la langue française mondialisée : Le projet *Phonologie du Français Contemporain (PFC)*.

Je précise avant toute chose que j'emploie ici le mot "mondialisé" dans le sens de "diversifié" et c'est avec plaisir car c'est un sens qui contredit avec optimisme -peut-être naïvement- le sens courant de "standardisé", les deux acceptions correspondant à mon avis à des facettes diverses de la réalité. Dans le cas de la langue française en effet, sa diffusion tout autour du globe (que l'on peut appeler "mondialisation" et qui commence bien avant celle du XXIe siècle) a entraîné sa diversification. Ce avant qu'elle subisse une certaine uniformisation (qui va de paire cette fois avec la mondialisation dans son sens actuel le plus courant) qu'on observe surtout en milieu urbain, où la circulation de population est nettement plus importante. C'est le cas pour le contexte calédonien, à Nouméa (où l'accent est un peu moins facile à observer -j'y reviendrai *infra*), par rapport à la brousse (où l'accent est plus flagrant).

La langue française mondialisée, au sens précisé ci-dessus, diffusée tout autour de la Terre, et diversifiée en de multiples variétés de français, tel est l'objet du projet *Phonologie du Français*

3 Chiffres : 230 000 hab. (dernier recensement, 2004), dont (en 1996, derniers chiffres) 44% se déclarant appartenir à la communauté kanak, 34% à la communauté dite européenne, 12% à la communauté polynésienne.

4 Situation ordinaire des locuteurs de substrats (langues autochtones) dans les contextes post-coloniaux.

5 ou diffusé sur les ondes par les journalistes de France Inter, radio diffusée en direct depuis quelques années, aux côtés des radios locales.

6 Saint-Louis étant le lieu d'où ses locuteurs sont souvent originaires.

Contemporain (PFC).

Il s'agit d'une base de données sur le français oral contemporain dans l'espace francophone. Le projet est codirigé par des chercheurs des Universités d'Ottawa, d'Oslo, de Toulouse et de Paris (Université Paris Ouest Nanterre). Les chercheurs participant à ce projet dans les divers pays du monde font des interviews de locuteurs dans une région donnée et étudient à partir de ces enregistrements la prononciation des locuteurs de cette région : en l'occurrence pour notre cas, la Nouvelle-Calédonie.

Les enregistrements, ainsi que tout le travail d'analyse qui est produit à partir de ces "fichiers-son" par les chercheurs, sont rassemblés et gardés sous forme de fichiers électroniques dans cette base de données, dont certaines parties sont en accès libre sur Internet.

La base de données *PFC*

Elle s'adresse à un public susceptible de s'intéresser à la langue française telle qu'elle est parlée dans la réalité des pratiques au sein de l'espace francophone (multiples régions de France hexagonale, Belgique, Suisse, Afrique, Antilles, Québec, Asie, Océanie, ...). Les données conservées dans cette base sont utilisées autant par des chercheurs en sciences du langage que par des enseignants/apprenants de français ou que par le grand public, l'objectif étant d'une manière générale la diffusion des savoirs (à propos du patrimoine linguistique francophone). Le projet PFC offre une base de données qui, à terme, constituera la plus grosse base de données orales portant sur le français et l'une des plus grosses bases linguistiques mondiales.

Le travail de récolte de terrain, ses objectifs

En tant que contributrice au projet *PFC*, j'ai effectué en 2010 à Nouméa et ses environs une série d'interviews de locuteurs calédoniens qui sont maintenant transcrits et presque entièrement analysés linguistiquement.

J'ai enregistré une douzaine de personnes entre Nouméa, Païta et Moindou. Je précise que je ne voulais pas élargir le champ d'observation à la brousse reculée car je réserve cela à des enquêtes spécifiques ultérieures. En revanche, il y a un ou deux anciens "broussards" dans l'échantillon représentatif de locuteurs que j'ai sélectionné (ils représentent une réalité démographique de Nouméa aujourd'hui), j'ai veillé évidemment aussi à un certain équilibre hommes-femmes, générationnel, et socioculturel.

J'ai travaillé sur plus de vingt heures d'enregistrements. L'"interview" enregistré consiste en réalité en plusieurs récoltes : une conversation de la forme la plus informelle possible (afin de constituer un corpus de parole se rapprochant le plus possible du réel linguistique "hors enquête"); un entretien guidé durant lequel des questions très simples sont posées à l'enquêté sur son profil -profession, lieux d'habitation successifs, ...etc.- (cet entretien constituant un corpus de parole plus tenue); enfin, les enquêtés ont à lire un texte et une série de mots (corpus de langue lue, dont la prononciation est la plus soignée en général).

Précisons que le texte et la série de mots que nous venons d'évoquer servent d'étalon, ils sont présentés aux quatre coins de la planète à des locuteurs de langue française vivant en Afrique, au Québec, en Guyane, ...etc. On étudie ainsi, au travers de ces interviews, la façon de prononcer la langue française dans les divers pays du monde. Particulièrement, ces outils de travail que sont le texte et la liste de mots sont conçus pour permettre d'étudier deux éléments de la phonologie du français considérés comme fondamentaux du point de vue de la description de la langue française : la liaison et le "schwa". En effet la liaison est un élément phonologique caractéristique de la langue française, qui est à la fois fréquent (même si les locuteurs n'ont conscience que des liaisons enseignées à l'école pour la lecture orale), complexe car très variable et marqué socialement, difficile à décrire. Le "schwa" (ou "e muet", comme par exemple dans *petite*, qui comporte deux "e muets", qui se prononcent ou non -"muets" ou non) est également un élément complexe par le jeu de présence-absence qu'il implique, et par les facteurs déterminants son absence/présence. La liaison et le "e muet" constituent ainsi et aussi des difficultés majeures dans l'apprentissage du français par les non francophones.

L'analyse informatique des enregistrements pour la liaison et le "schwa"

Une grosse part du travail que les chercheurs effectuent à partir des enregistrements est un travail de transcription et de codage de ces transcriptions (cette partie très minutieuse et longue est désormais terminée), ce codage permet à des programmes informatiques d'analyser la prononciation. Puis les chercheurs utilisent cette analyse informatique comme base d'observation "objective" pour développer une description phonétique et phonologique.

Pour l'heure, j'attends les résultats définitifs des analyses informatiques pour pouvoir les interpréter, ils seront accessibles bientôt.

L'observation des enregistrements dans leur ensemble

Les justifications de spécialistes évoquées ci-dessus pour le choix de l'étude de la liaison et du "e muet" dans le projet *PFC* n'enlèvent rien à la déception qu'un locuteur natif ressent lorsqu'il apprend que l'"accent" de son pays est étudié au travers de tels éléments de prononciation, qu'il ne connaît pas du tout. C'est pourquoi j'ai évité soigneusement de donner ces précisions aux locuteurs que j'ai interrogés lors des enquêtes de terrain. C'est pourquoi également, alors que les techniciens du projet *PFC* sont en train d'analyser les fichiers-son récoltés à Nouméa à l'aide des outils informatiques élaborés pour l'analyse de la liaison et du "schwa", je tenais en parallèle à observer de près les mêmes fichiers en me questionnant sur les traits de prononciation qui font le profil du français calédonien. En cet état de la recherche, voici dans la suite de ce texte les premiers éléments que l'on peut tirer de cette observation.

Quelques éléments de description phonétique du français calédonien

Les traits stéréotypiques de l'"accent" calédonien sont observables dans les enregistrements récoltés, ce sont par exemple le "on" et le "an", qui sont objets de confusion, ou le "s" qui est prononcé *z* (par exemple "c'est ça aussi" qui donne *z'est za auzi*⁷). Ces emblèmes de la prononciation calédonienne s'avèrent en effet toujours bien vivants dans les enregistrements effectués; même si d'une manière générale, l'accent calédonien est aujourd'hui plus dilué parmi la population qu'autrefois, à mon sens cela est dû aux changements démographiques et médiatiques et non au changement de l'accent (plus de gens -et de tous horizons- à Nouméa, plus de médias avec la révolution de la communication planétaire actuelle, cela masque la réalité locale de la langue).

Il est cependant encore plus intéressant à mon sens d'observer les traits moins saillants mais qui font la vraie substance phonétique du parler calédonien ("vraie" par rapport à la représentation souvent folklorique de l'inversion de "on" et "an" par exemple). On peut citer les traits suivants :

- **La fermeture du "e ouvert"** (= le *è* prononcé *é*) : "Quel journal?" prononcé *Quél journal* et non *Quèl journal*
- **La postériorisation du "a"** (= le "a" prononcé un peu comme un "â") : *Pârtir* ou *câfé* avec un "â" prononcé en faisant résonner l'arrière de la gorge et non la bouche. Ceci est un point commun avec la prononciation du français hexagonal dit "des cités" (le lien pouvant être l'origine populaire des deux parlers).
- **La vocalisation des consonnes** comme le "f" prononcé *v* ("officiel" prononcé *oviziel* par exemple), ou le "c" de "colère" prononcé non pas *k* mais *g*, ou le "r" qui devient quasiment une voyelle *a*. En forçant le trait (pour ne pas utiliser le code phonétique que la plupart des lecteurs ne connaissent pas), la prononciation des mots "leur colère" par exemple, serait : *leuar golèar*.
- **La non distinction entre "o fermé" et "o ouvert" ou même leur inversion** : la "paume" de la main est prononcé avec un "o ouvert" et vice versa la "pomme" prononcé avec le "o fermé", alors qu'en français parisien normé la prononciation est à l'inverse. A noter que dans le sud de la France, c'est plutôt l'ouverture du "o" qui est observée (que ce soit "paume" ou "pomme", le "o" est toujours le même, il est ouvert comme dans "pomme" en français parisien)
- **L'ouverture du "eû fermé" ("jeûne") prononcé comme un "eu ouvert" ("jeune"), ou de la nasale "un" ("il est brun") prononcée comme le "in" de "brin de paille") :**

7 Je n'utilise pas dans cet article l'Alphabet Phonétique, ce pour une plus grande commodité de lecture.

"Jeune " ("une jeune fille") et "jeûne" ("le jeûne du ramadan") sont prononcés de la même façon, avec un "eu" ouvert comme dans "jeune". "Brin" et "brun" sont prononcés de la même façon, comme "brin".

Je voudrais faire deux **commentaires** à propos des points précédents :

- D'abord ces divergences de prononciation ne sont pas exclusivement calédoniennes (notamment l'ouverture des voyelles), c'est d'ailleurs ce qui fait dire aux gens du sud de la France que *les Parisiens parlent pointu* ! (c'est-à-dire du bout des lèvres, en fermant les voyelles).
- Ensuite le fait de prononcer un peu de la même façon des mots qui en principe (selon la norme parisienne de la bourgeoisie cultivée, puisque telle est la norme du français) doivent être distingués ("paume" et "pomme", "brin" et "brun", "jeune" et "jeûne"...etc.) est un fait observé par les spécialistes chronologiquement d'abord dans les formes de langue française parlées ailleurs qu'à Paris et dans la langue dite populaire, puis progressivement un peu partout y compris à Paris dans tous les milieux et toutes les situations, mais de façon moins saillante. C'est ce qui fait dire aux sociolinguistes que les façons de parler dans les régions en France ou hors de France et en milieu populaire peuvent être qualifiées de "français avancé", une forme de langue française qui est "en avance" du point de vue de l'évolution dans le temps! Le fait est connu en sociolinguistique : la langue évolue en suivant (certes les contraintes imposées par la norme mais) surtout les changements naturels imposés par l'usage. De manière un peu plus concrète (et plaisante!) : il est probable qu'un jour plus personne ne fasse la distinction de prononciation entre "paume" et "pomme" et c'est notamment (mais pas seulement!) en Calédonie qu'on aura lancé la mode!

Commentaires sociolinguistiques à propos des enregistrements récoltés

Un autre aspect intéressant qui ressort de ces enregistrements : les témoignages qu'apportent certains locuteurs enregistrés à propos de la censure, soit dans le monde du travail (au travers par exemple d'une anecdote d'un enquêté racontant les remarques désobligeantes de son supérieur sur l'accent calédonien d'une personne), soit dans le privé chez les individus qui peuvent eux-mêmes s'auto-censurer y compris en situation informelle dans la vie de tous les jours (certains locuteurs disant par exemple : *On voudrait mieux parler, ne pas parler trop local; en France les gens parlent bien*). On trouve ce genre de réaction aussi dans l'Hexagone à propos des "accents régionaux" de France (*à Paris on parle bien*). Lorsqu'on est linguiste et surtout sociolinguiste, ce sont des comportements qui nous permettent de prendre la mesure de la pression souvent illégitime exercée par la norme. Les sociolinguistes décrivent les formes de langue différentes de la norme comme des faits culturels de groupes, qui ont une histoire et une identité sociale (tout comme la norme elle-même d'ailleurs). Ces faits culturels et identitaires (tels que les "accents") ne peuvent scientifiquement être considérés comme des "fautes", ou des stigmates dévalorisants. D'un point de vue sociolinguistique les accents sont des différences par rapport à une norme (le français "parisien", à l'origine, celui de la Cour) qui n'est pas un modèle absolu mais un modèle relatif à l'histoire, notamment politique, d'une nation (si la Cour s'était trouvée dans le Sud de la France, la norme serait aujourd'hui le français marseillais!). Dans le grand public, déprécier les accents "non standard" est courant, surtout dans notre société francophone. Dans beaucoup d'autres langues, en anglais ou en allemand par exemple, on ne connaît pas le purisme à la française. Mais il semblerait, si j'en crois l'évolution de l'état d'esprit des étudiants de mon université depuis mes débuts dans les années 90, que les mentalités évoluent vers la tolérance...

Dans mon échantillon de locuteurs interviewés j'ai pris soin de choisir non seulement des personnes de milieu populaire qui correspondent bien à la représentation collective que l'on se fait de l'accent calédonien, mais aussi des personnes relevant de catégories socioculturelles élevées (intellectuels ayant gardé leur "accent" par revendication identitaire et ce malgré la pression exercée par la norme hexagonale lorsqu'on travaille dans des milieux de la connaissance) ou socioéconomiques élevées (locuteurs favorisés économiquement). Il est alors intéressant de constater que chez ces locuteurs la pression de la norme se manifeste non pas dans l'abandon de leur parler local puisqu'"ils ont l'accent calédonien", mais se manifeste tout de même (malgré eux peut-être?). Par exemple les épisodes de l'interview faisant intervenir l'écrit provoquent un abandon d'une

grande partie des traits phonétiques qui constituent "l'accent" : ces locuteurs lisent le texte faisant partie de l'expérience de manière nettement plus normée par rapport à la langue qu'ils produisent lors de l'entretien "questions-réponses". Autrement dit cela se passe comme si leur familiarité avec l'écrit (liée à leur parcours d'intellectuels) ne peut être "compatible" avec leurs stigmates de non Hexagonaux qui persistent pourtant lorsqu'aucun écrit n'intervient. Il faut dire que le texte écrit dont il s'agit dans l'interview est un texte "de zoreille" (!), c'est-à-dire que, plus scientifiquement, non seulement ce texte traite d'un lieu situé en France, avec des toponymes très marqués de culture hexagonale⁸, mais aussi des référents culturels typiquement français⁹, et enfin, le texte est écrit dans une langue très normée (le titre même du texte est stigmatisé : *Le premier Ministre ira-t-il à Beaulieu?*¹⁰). Cela influence à coup sûr le lecteur dans son "choix" instinctif de langue lorsqu'il commence sa lecture¹¹. D'ailleurs un exemple de prononciation contrastée notable est celui d'un des locuteurs "intellectuels" qui, lorsqu'il lit le passage suivant, insiste sur une prononciation très normée des "on" et des "an" (fameux emblème de la prononciation calédonienne): *il veut découvrir ce qu'il appelle "la campagne profonde"*. Pression de la norme de prononciation parisienne? Manière de manifester, à l'intérieur de ce texte marqué de stigmates hexagonaux (et même si sa lecture est très normée comme on vient de le dire) son identité de locuteur "différent"? Difficile d'interpréter cet épisode objectivement.

Les différences de comportement face au texte écrit sont en tous les cas remarquables chez les locuteurs familiarisés avec l'écrit et ceux qui ne le sont pas. Ces derniers subissent bien moins la pression que les premiers : ils ne changent pas leur "accent" lorsqu'ils lisent, et traitent le texte avec distance, sautant des passages sans scrupules alors que les premiers se reprennent pour corriger leur lecture. Ces exemples sont à rapprocher du fait connu que, chez les locuteurs, la pression de la norme est d'autant plus forte et insécurisante que le savoir scolaire est grand.

Annexes : Articles abrégés décrivant les mots calédoniens cités ci dessus (d'après Pauleau, 2007¹²).

N.B. : Les mots en plus petits caractères sont décrits dans la **base de données électronique** panfrancophone¹³. Cette base, en cours d'alimentation, est en accès libre à l'adresse suivante : <http://www.bdlp.org/>

AUTRES (NOUS) : NOUS AUTRES : loc. pron. T.cour. Sociolectal (pop.) et/ou ethnolectal kanak*. **Nous**. Encycl. : D'autres français régionaux (le français québécois notamment) possèdent le même particularisme : "nous autres", à la place de "nous". (.) *"un grand malheur pour nous autres"* [: paroles d'un personnage kanak*] (.). Roman Sénès, 1987 : 75. Variante : Les nous autres. Dynamique : Selon l'enquête 2005, terme stable, bien que peut-être vieillissant aujourd'hui.

AUTRES (VOUS) : VOUS AUTRES : loc. pron. T.cour. Sociolectal (pop.) et/ou ethnolectal kanak*. **Vous**. Encycl. : Le créole de Nouvelle-

8 Jonquière, Saint-Martinville, ...

9 Le vin blanc sec, *l'Express, le Nouvel Observateur*, ...

10 On n'imagine pas le toponyme *Beaulieu* en terre calédonienne par exemple, et le terme *Premier Ministre* n'existe pas dans les institutions de Nouvelle-Calédonie.

11 Précisons que dans le guide qui a été rédigé pour les enquêteurs par les concepteurs du projet *PFC*, on précise que le texte a été rédigé de telle sorte qu'il ressemble à article de presse dans lequel on a toutefois évité le style "d'un bon journalisme", ainsi que tout ce qui "pouvait être ressenti comme trop français", tous les noms propres ont été choisis comme "neutres pour ne surprendre aucun locuteur". Précisons aussi que ces outils pour la récolte des données ont été conçus initialement pour des enquêtes sur des terrains dits de la "francophonie du nord" (Belgique, Suisse, Québec...), il est donc normal qu'il y ait un décalage culturel dans l'appréhension du texte par des locuteurs calédoniens. C'est cela qui à mon sens est justement intéressant ici, la manifestation de ce décalage culturel en tre Européens et Océaniens.

12 PAULEAU C., *Mots de Nouvelle-Calédonie, éléments de recherche sociolinguistique sur le français calédonien : inventaire lexicographique polylectal*, Nouméa, Centre de Documentation Pédagogique de Nouvelle-Calédonie, 2007, 170 p. (tome 1).

13 *Base de Données Lexicographiques Panfrancophone* (BDLP). Direction : C. Poirier, Trésor de la langue française au Québec (TLFQ), Université Laval de Québec, Québec, Canada.

La base de données lexicographiques de la Nouvelle-Calédonie s'inscrit dans le cadre d'un projet d'envergure internationale visant à constituer et à regrouper des bases représentatives du français de chacun des pays et de chacune des régions de la francophonie.

La BDLP-Nouvelle-Calédonie, dont je suis fondatrice et responsable depuis 2005, est nourrie par les recherches de terrain et l'analyse lexicographique et sociolinguistique que je mène depuis 1988.

Calédonie (le tayo*) emploie "uzot" [uzot], "uso" [uzo], pour : "vous" (Corne, 1991 : 127). Les créoles francophones d'autres régions du monde ont des formes ressemblantes pour les mêmes pronoms (par exemple pour "vous" : "zot" (Guadeloupe, Guyane), "zô" (Martinique)...etc.). *Voilà, c'est un cadeau pour vous autres!* Variante : Les vous autres. Dynamique : Selon l'enquête 2005, terme stable, bien que peut-être vieillissant?

CAGOU : n.m. T.cour. (*Rhynochetus jubatus* Verr.& des Murs). **Oiseau au plumage gris perle**, aux pattes et au bec de couleur corail, qui fréquente les forêts humides, ne vole ni ne chante, mais pousse un cri proche de l'aboïement d'un jeune chien. Il est particulier à la Nouvelle-Calédonie, dont il est l'emblème. Encycl. : Terme apparu probablement dès le XIXe siècle (Hollyman, 1971 : 917). / "Kagu" a le même sens notamment en drubea* (langue kanak* du sud) (*Observatoire*, 1983 : 35) et "kauuo" également, en bwatoo* (Rivierre, 2006). *Droits de chasse : (.) Interdits toute l'année : (.) cagou.* Journal *Les Nouvelles*, 02/06/1990. *Qu'avait voulu dire le cagou ?* Album illustré, Revol 2001. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

CONGAÏ : n.f. Vx. **Femme vietnamienne**. Encycl. : Du vietnamien *con gai* "fille". Mot apparu probablement dès le XIXe siècle (Hollyman, 1971 : 917). / La population asiatique représente aujourd'hui environ 5% de la population totale, son histoire est ancienne dans le pays, elle remonte à l'époque de la fondation (avant 1900). V. aussi NAÏ. (.) *congais* (.), *minuscules adolescentes, dents laquées sous les cônes des chapeaux de paille* (.). Roman Sénès, 1987 : 220.

DAWA : n.m. T.cour. (*Naso unicornis* Forsskal). **Poisson de récif herbivore, de couleur brune à protubérance frontale**, dont la chair est très appréciée. Encycl. : Terme apparu probablement dès le XIXe siècle (Hollyman, 1971 : 917-924). / Le mot "dawa" désigne le même poisson, dans certaines langues kanak*, notamment en ajië* (Lercari, 2002) et en xârâcù* (*Observatoire*, 1985 : 66). *Les mulets* au coco* rivalisent avec les dawas dont la peau cuite s'ouvre sur la chair huileuse.* Roman Gorodé, 2005 : 158. Syn. : Licorne*, poisson* licorne (rares.). Poisson* du chef* (a.cour. chez les Kanak*). V.TOME 2. Collocation et Composés : V. TOME 2. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

DOGHI : n.m. 1. A.cour. Ethnolectal (T.cour. chez les Kanak*). **Esprit maléfique, diable**. *Calice ! Un doghi !* BD Berger, 1989 : 35. Syn. : Babao* (cour. sauf chez les Européens*). Variantes (peu cour.) : Dooki*, dookii*, toghi*. Plus le texte est proche du monde kanak*, plus l'orthographe est proche de l'orthographe du mot kanak* "dookii" (V. plus bas : Encycl.). 2. A.cour. **Personne (de sexe féminin surtout) particulièrement laide**. *Sa femme, t'as vu la tête qu'elle a? C'est un doghi!* Ant. : Caillou*. Encycl. : Le mot xârâcù* (langue kanak*) "dookii" signifie : diable, sorcier (Moïse-Faurie, 1986), le mot ajië* "döki" : démon, diable, puissance (Lercari, 2002). / Terme apparu probablement dès le XIXe siècle (Hollyman, 1971 : 917). Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

FARÉ : n.m. T.cour. **Construction ressemblant à la case, faite de matériaux naturels (bois, paille, feuilles de cocotier, de pandanus*), souvent sans murs, le toit étant soutenu par des piliers**. Encycl. : En tahitien (et dans d'autres langues polynésiennes), "fare" signifie : "maison, case" (*Observatoire*, 1988). Les jardins de nombre de villas calédoniennes* sont aménagées d'un *faré* qui peut avoir diverses fonctions : salon aéré, chambre d'ami, atelier...etc. *Ponérihouen : Journée d'animation au faré communal.* Journal *Les Nouvelles*, 04 2005. Dynamique : Selon enquête 2005, terme stable.

FIU : Attesté uniquement à l'oral. adj. T.cour. mais vieillissant. Fam. Tendance ethnolectale (davantage employé par les Polynésiens). **Fatigué, lassé**. V. **VERT**. Encycl. : En tahitien, "fiu" signifie "fastidieux" (Lemaître, 1986). *-Ça va? - Ah j'suis fiu!* Oral spontané, s.d. Norme phonétique : [fju] (en orthographe traditionnelle : "fiou"). Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme bien moins connu des jeunes qui, lorsqu'ils le connaissent, le disent employé par les Polynésiens, notamment par les Tahitiens.

KAÏKAÏ : A.cour. Ethnolectal polynésien et kanak* (moins cour. dans les autres groupes). 1. n.m. **Repas, nourriture**. *-Qu'est-ce qu'i cherche? -Oh pas du kai-kai en tout cas. Il a tout c' qu'i faut à la Table Fraternelle.* Roman Ohlen, 2000 : 46. 2. v.tr.dir. **Manger**. *On kaïkaï à quelle heure? J'ai faim...* Norme : Ne se décline pas et s'emploie plutôt sans complément exprimé, comme dans l'exemple ci-dessus. Encycl. : En bichelamar*, "kaekae" signifie : manger (Guy, 1975). Variante (a.cour.) : Kakaï*. Variantes orthographiques : Caïcaï*, kaï-kaï*. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme vieillissant, surtout chez les Européens*.

KAORI : n.m. Cour. (*Agathis* spp.). **Grands arbres du genre *Agathis* spp.**, les plus puissants des forêts sur terrains miniers : conifères de croissance très lente, au bois résineux très apprécié, pouvant atteindre une quarantaine de mètres de hauteur et plus de deux mètres de diamètre. Encycl. : Le maori néo-zélandais "kauri" désigne le même arbre (*Observatoire*, 1983 : 189). *Le troisième album, L'enfant Kaori (.) est inspiré de la vie à Ouvéa.* Journal *Mwà Vée*, 07/2005. Syn.: Kaori* blanc (peu cour.) Arbre* à résine (rare). V. TOME 2. Composés : V.TOME 2. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

LELEÏPE? / LELEÏPE! : Attesté uniquement à l'oral. phrase (affirmative ou interrogative). T.cour. Fam. ou sociolectal pop. Ethnolectal polynésien/kanak* (peu cour. chez les Européens). **Ça va? / Ça va! V. BOULETTE**. [Deux personnes qui se rencontrent :] *-Leleïpe? -Leleïpe!* Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme toujours très en usage, et toujours nettement sociolectal (pop.).

MARGOUILLET : n.m. T.cour. (Gekkonidé) (*Observatoire*, 1985 : 210). **Petit lézard familier des maisons** (où il chasse le moustique), dont le corps est presque transparent, au point qu'on distingue parfois son squelette. Encycl. : Reptile mammifère saurien (lézard) (Ibid.). / En vietnamien populaire, on trouve un mot approchant avec le même sens. *Détail original [du tableau], un morceau de toile peint et découpé sur un bord fait sortir (.) une bouche de margouillat.* Journal *Les Infos*, 05/2006. Norme : Le mot du français standard "tarente" est d'un usage rare en contexte calédonien*, et il a une connotation de terme "non local".

NANA : Attesté uniquement à l'oral. interj. T.cour. Fam. Plutôt ethnolectal tahitien (moins cour. chez les non Tahitiens). **Au revoir**. V.TATA. Connotation : Tahitienne. Encycl. : Le tahitien "a nanahi" signifie : "demain" (Lemaître, 1973). [Deux personnes se quittent :] –*Allez, nana!* –*Salut!* Oral spontané, s.d. Norme : Chez les non Tahitiens, l'usage de ce terme est plutôt passif. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme vieillissant.

PARLER MAUVAIS : loc. verbale. Cour. Fam. Populaire et Ethnolectal kanak*/ polynésien. **1. Médire**. V. **PARLER MAL**. *Arrête de dire du mal! Parle pas mauvais!* Variante (moins cour., basilectal) : Parler* mauvais la bouche. Collocation (moins cour.) : Avoir la/une bouche qui parle mauvais. **2. Parler grossièrement**. (.) *il m'a envoyé bouler! Et il parle mauvais, tu peux me croire!* Roman Jacques, 2002b : 54. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

RUN : n.m. Peu cour. Spéc. Domaine : Elevage. **Grand enclos pour les bovins**. Encycl. : Le terme *run* "a été emprunté en Nouvelle-Calédonie à l'Australie (.). (.) *il a ouvert les barrières des runs, poussé le bétail dans les paddocks** (.). Nouvelles, Jacques, 2000 : 28. Norme phonétique : En orthographe traditionnelle : "reune" ou "rone".

SEL : n.m. Cour. Sociolectal (pop.)?. Ethnolectal (non européen)?. **Bol de kava*** (V. **KAVA**). Encycl. : Le même mot "sel" a le même sens en bichelamar* (langue du Vanuatu) et plus globalement le sens de "contenant" (il est issu de l'anglais "shell", prononcé en bichelamar* avec un [s] initial -"sel" en orthographe traditionnelle) (Crowley, 2003). *Ce qu'il aimerait maintenant c'est une One* [Number One : marque de bière locale] *ou un sel*. Roman Jacques, 2002a : 108. Variante (moins cour.) : Shell*.

STOCKMAN : n.m. Cour. **Personne chargée, dans une ferme, de s'occuper en particulier du bétail**. Encycl.: Le *Harrap's* mentionne l'anglais australien "stockman" : gardeur de bestiaux, bouvier. *Ces cow-boys exotiques que l'on appelle aussi "stockmen" sont connus pour leur franc-parler* (.). Brochure Province Nord, 2005. Norme : Au pluriel : Stockmen. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

STOCKWHIP : n.m. Peu cour. Spéc. Domaine : Elevage. **Fouet dont est muni le stockman* pour guider le bétail, à cheval**. Encycl. : V. **STOCK**. *"Quand le bétail était bien adouci*, dressé, en entendant claquer le stockwhip, il venait de lui-même au ralliement*. G.Baudoux 1915, dans Manuel *Lectures* : 101. *Le nouveau stockwhip tressé qu'il avait commandé* (.). Roman Jacques, 2002b : 13. Variante (peu cour. -barbarisme) : Stockwhick.

STATION : n.f. T.cour. Variante de **STATION D'ELEVAGE**. V. cette entrée. Encycl. : L'élevage est la principale activité rurale calédonienne*. / Le *Harrap's* mentionne l'anglais austral "station" : ferme (et ses dépendances). *Les femmes de la station* (.) *se prirent peu à peu d'amitié*. Roman Tcherko, 2001 : 11. Norme : Alors que la prép. "à" est employée en français standard avec "ferme" ("à la ferme"), c'est la prép. *sur* qui fonctionne souvent avec *station* en français calédonien* : *sur la station*. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

TCHA! : interj. T.cour. Fam. Tendance ethnolectale kanak*. **1. Exprime une réaction négative** : refus, rejet (d'une idée ou d'une personne physique), désapprobation, mécontentement, agacement, jugement négatif, intimation au silence...etc. Connotation : Kanak*. *Tcha! ça se casse la gueule de tous les côtés, je fais quoi?* Roman Jacques, 2002b : 76. Ant. : V. **TCHI!** **2. Terme d'adresse agressif**. Connotation : Kanak*. *Tchaah! t'as pas cent balles!?* [bulle dans une caricature]. Journal *Les Nouvelles*, 02/06/1990.

Encycl. : On peut observer dans les langues kanak* que par exemple le xârâcùù* "ca" est une "exclamation marquant l'impatience (à propos de ce que quelqu'un est en train de dire...)" (Moïse-Faurie, 1986). Cette expression figure de façon emblématique sur une carte postale -1992- qui rassemble diverses expressions du pays, avec le titre : *Lôngage* [langage*] à *nouzautes**. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme très stable.

TITOÏ : n.m. **1. Cour. Fam. Insulte et dépréciatif**. *Hé!*C'est le vrai titoï ce mec, il est nul!* Oral spontané, s.d. *Ta gueule! Titoï!* **2. A.cour. Fam. Tahitien**. Connotation : Souvent péjorative. V. **TAHIPOUETE**. *J'ai tant de fois entendu ces phrases* (.) *le Tahitien* (.) *c'est le Titoï* (.). Essai Barbançon, 1988 : 48. Encycl.: En tahitien, "titoï" est une injure (Lemaître, 1986).

TROCA : n.m. T.cour. (*Trochus niloticus* L.). **Coquillage (mollusque) nacrier, commun sur les récifs**, dont la coquille blanche ornée de tons bruns ou verts est de forme conique, à spire élevée pouvant atteindre une quinzaine de centimètres. Encycl.: Le mot bichelamar* "troca" désigne le même coquillage (*Observatoire* 1985)./ La face intérieure du troca, épaisse couche de nacre, est utilisée pour fabriquer des boutons. Sa chair, bien que souvent coriace, est comestible et très appréciée dans la cuisine calédonienne*. [*Prix du marché :]* *Troca 2000F*[C.F.P.*]/*KG*. Journal *Les Nouvelles*, 06/2005. Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme stable.

YOSSI! : interj. T.cour. Fam. **Exprime la surprise**. V. **BABYLONE!** Connotation : Plutôt kanak*. Encycl. : "Hene ossi" signifie en dehu* (langue kanak*) "clitoris" et est employé comme insulte. -*Yamel!* (.) -*Yossi, Yann!* (.) *répondit-il tout joyeux*(.). Roman Chabas, 1996 : 84. *Yossi qu'est-ce qui se passe ici?* Improvisation hip-hop, Oral radio 05/2005. Variantes : Yossi kan [kan]/ pan [pan] (a.cour. ethnolectal non kanak*?). Ossi*! (a.cour., ethnolectal kanak*). Yossi De Gaulle! Yossi la France! Yossi yossi! (moins cour.). Dynamique : Selon l'enquête de 2005, terme très stable